Le pragmatisme
Etude conceptuelle

Le langage commun qualifie de « pragmatique » celui qui, dans son action, vise surtout à l'efficacité. Comme on l'entend dire parfois aujourd'hui, l'homme pragmatique a « la culture du résultat » : en « homme de terrain » le plus souvent, il revendique l'ambition de faire changer les choses, sans s'embarrasser de considérations doctrinales qu'il tient pour d'inutiles abstractions. Parfois encore qualifiée de « réaliste », la figure du pragmatique s'oppose ainsi frontalement à celle de l'idéaliste ou du contemplatif, c'est-à-dire encore du théoricien: là où l'idéaliste se préoccupe d'abord de la teneur morale ou philosophique de son programme et de ses méthodes, le pragmatique se dit avant tout attentif au problème concret de la réalisation de son action. Les mésaventures de Thalès en attestent, le pragmatique a depuis longtemps meilleure presse que l'idéaliste. Dans le *Théétète* (174a – 175a), Platon rappelle le ridicule que s'attire immanquablement celui qui néglige de s'intéresser aux réalités concrètes du moment. Ainsi, « Thalès observait les astres, et, le regard aux cieux, venait choir dans le puits. Quelque Thrace, accorte et plaisante soubrette, de le railler, ce dit-on, de son zèle à savoir ce qui se passe au ciel, lui qui ne savait voir ce qu'il avait devant lui, à ses pieds. Cette raillerie vaut contre tous ceux qui passent leur vie à philosopher. C'est que, réellement, un tel être ne connaît ni proche, ni voisin, ne sait ni ce que fait celui-ci, ni même s'il est homme ou s'il appartient à quelque autre bétail (…). Quand, dans le tribunal ou ailleurs, il lui faut, contre son gré, traiter de choses qui sont à ses pieds, sous ses yeux, il prête à rire non point seulement aux femmes thraces, mais à tout le reste de la foule, de puits en puits, de perplexité en perplexité se laissant choir par manque d'expérience, et sa terrible gaucherie lui donne figure de sot. (…) En toutes ces occasions donc, il est la risée de la foule, soit qu'il porte trop haut ses dédains, soit qu'à ses pieds il ne sache voir et, dans le concret, reste court ». Aérien dans la théorie mais lourdaud dans la pratique, même la plus élémentaire (= réussir à marcher droit), le « philosophe » est comme l'Albatros de Baudelaire, que « ses ailes de géant empêchent de marcher » : tout entier à la contemplation des Idées, visiblement absent au monde commun, il apparaît inapte à l'action *hic et nunc* – et donc, en fait, inutile à lui-même et à ses semblables. Le pragmatique en revanche, parfois dénué de culture (et fier de l'être) mais invariablement investi du « sens du concret », passe pour l'homme d'action par excellence.

Faut-il pour autant en conclure à l'antinomie des exigences de la pratique et de la théorie ? Deux remarques suggèrent un jugement plus nuancé. En premier lieu, il convient de rappeler le second volet, plus méconnu, de l'histoire de Thalès. On raconte en effet que celui-ci fit fortune grâce à sa science : ses observations du ciel lui ayant permis de faire de judicieuses prévisions météorologiques, il put tirer de substantiels bénéfices des oliveraies qu'il avait su acheter au moment opportun. Ce fut la revanche du contemplatif sur le pragmatique : l'exactitude de la théorie peut bel et bien conditionner l'efficacité de l'action. Théorie et pratique ne semblent donc pas si étrangères l'une à l'autre qu'on veut bien le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le pragmatisme

dire. En second lieu et de manière à vrai dire symétrique, il est douteux que le pragmatique ne soit l'homme d'aucune théorie : même Calliclès, pour qui il n'y a de principe légitime à l'action que la force (*vs.* le droit), doit étayer son jugement sur une physique, sinon sur une ontologie. Ainsi lit-on dans le *Gorgias* (483d – 484b) : « La nature elle-même, selon moi, nous prouve qu'en bonne justice celui qui vaut plus doit l'emporter sur celui qui vaut moins, le capable sur l'incapable. Elle nous montre partout, chez les animaux et chez les hommes, dans les cités et dans les familles, qu'il en est bien ainsi, que la marque du juste, c'est la domination du puissant sur le faible et sa supériorité admise (…) Qu'il se rencontre un homme assez heureusement doué pour secouer, briser, rejeter toutes [les] chaînes [de la morale], je suis sûr que, foulant aux pieds nos écrits, nos sortilèges, nos incantations, nos lois toutes contraires à la nature, il se révolterait, se dresserait en maître devant nous, lui qui était notre esclave, et qu'alors brillerait de tout son éclat le droit de la nature ». Pour plus de clarté encore, Calliclès cite ces quelques vers de Pindare : « La loi, reine du monde, / Des hommes et des dieux, / Justifie la force qui mène tout / De sa main souveraine (…) ». Ce n'est pas par caprice que Calliclès dit vouloir constituer la force en règle pratique, mais c'est en vertu d'une théorie générale qui fait de la force la matrice de tout ordre. Ainsi donc, le pragmatique, pas plus que l'idéaliste, ne fait l'économie de la théorie. Toute la différence semble venir alors de ce que, là où l'idéaliste assigne une fonction prescriptive à la théorie (d'où il faudrait déduire les fins tout autant que les règles de l'action), le pragmatique se contente de lui attribuer une fonction descriptive, tout au plus analytique, dans le but de mieux connaître les lois de l'action. De là viendrait la réputation « réaliste » du pragmatique, plus à même d'agir efficacement dès lors qu'il n'aurait pas la prétention d'imposer ses valeurs au réel. Mais qu'est-ce qui assure le pragmatique de la neutralité axiologique de sa théorie ? A quelles conditions le pragmatisme peut-il se donner pour une authentique philosophie de l'action ?

***

Si le pragmatique, soucieux de mener à bien une action efficace, se méfie de la théorie et de tout ce que celle-ci peut comporter d'irréalisme et d'utopisme, c'est, paradoxalement peut-être, parce qu'il est plus fin dialecticien que l'idéaliste. Le pragmatique en effet s'interdit de croire que les normes pratiques puissent être déduites de la théorie (à supposer bien sûr qu'elle soit vraie), parce qu'il a pleine conscience de l'irréductibilité du réel aux idées. L'action n'existe pas à l'état de projet ou d'idée, elle appartient exclusivement au domaine du réel : c'est là qu'elle se déploie, et c'est là aussi qu'elle réussit ou qu'elle échoue en produisant, ou pas, les effets escomptés. Autrement dit, il y a une césure ontologique entre le réel et la pensée que le pragmatique, à la différence de l'idéaliste, a le courage d'accepter. A dire vrai, ce n'est pas simplement parce que la théorie court toujours le risque de ne pas être vraie, c'est-à-dire de ne pas être conforme à la réalité, que le pragmatique répugne à déduire les règles de l'action de la théorie ; c'est, plus fondamentalement, parce que la théorie *ne peut pas* être bonne pratiquement. Comme l'avait déjà fait remarquer Aristote dans l'*Ethique à Nicomaque* (III, 110 b), « les actions appartiennent au particulier » : tandis que la théorie articule entre elles des propositions universelles et nécessaires (c'est-à-dire des lois), c'est toujours dans le *hic et nunc* qu'on agit. Or, le *hic et nunc*, c'est ce qui est à la fois particulier et contingent – ou plus

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

précisément peut-être, ce qui est particulier parce qu'il est contingent : la situation présente dans laquelle je dois agir, là maintenant, est le résultat singulier, forcément contingent et, comme tel, imprévisible, d'une infinité de séries causales qui dépassent les capacités de l'entendement humain. Ainsi donc, le passage à l'action constitue le point aveugle de toute théorie, laquelle statue uniquement sur l'universel et sur le nécessaire, en aucun cas sur l'accident de la situation singulière. Aussi l'agir ne peut-il se réduire, sous peine manifeste d'inefficacité, à la mise en œuvre du programme que constitue la théorie, si celle-ci s'élabore aux marges du réel, dans le seul domaine des idées pures. C'est à la lumière de ce type de distinction que l'on peut comprendre la critique adressée par Charles Péguy à Emmanuel Kant : pour Péguy, la morale kantienne n'éclaire pas l'action parce que, disait-il, « elle n'a pas de mains ». Kant recommande de faire ce que l'impératif catégorique prescrit, c'est-à-dire en fait ce qui est universalisable par la raison ; mais le réel ne se réduit pas à la seule dimension de la raison, de sorte que s'astreindre à suivre la seule législation de la raison humaine nous expose, non seulement à des dilemmes (comme ceux que Benjamin Constant avais mis en lumière), mais encore à des échecs cinglants – l'universalité de la maxime de mon action n'étant en rien un gage de réussite, même morale, dès lors que les circonstances de l'action sont toujours singulières. A ce compte, il semble que, contrairement à ce que Kant avait tenté de montrer dans son opuscule *Sur le lieu commun : ce qui est vrai en théorie ne l'est pas en pratique,* l'action soit foncièrement réfractaire aux injonctions formalistes de la raison.

*

Toutefois, tout ce que l'on vient de montrer ne disqualifie que les théories qui prétendent assigner au réel un modèle arbitrairement conçu, manifestement indifférent à la particularité des situations. Autrement dit, le pragmatique conséquent regrette, non pas le recours à une théorie en général, mais l'injustifiable dédain pour le réel qui va avec. Pour philosopher (et, *a fortiori,* pour philosopher sur l'action), il faut savoir accepter le réel, sans lui substituer nos idéaux. Comme le dit William James dans sa conférence « Le dilemme de la philosophie contemporaine » (in *Le pragmatisme*), le « tempérament empiriste » (constitutif de la pensée pragmatiste) a, sur « le tempérament rationaliste », l'avantage de savoir rester proche des faits. C'est là, dit-il, la condition *sine qua non* à la recevabilité d'une théorie : une théorie n'est valide en effet que si, sur la base d'une analyse judicieuse des faits, elle parvient à éclairer utilement l'action. Autrement dit, et c'est là l'une des exigences du mouvement philosophique fondé par Dewey et puissamment théorisé par W. James, savoir le « pragmatisme », la théorie n'a de sens et de valeur que dans la mesure où elle est un produit de l'expérience – et qui plus est, de nos expériences concluantes. De fait, est vrai, selon James, non pas ce qui est adéquat au réel (car rien ne nous permet, ni de vérifier, ni même de postuler semblable adéquation à un réel qui n'est peut-être jamais identique à lui-même), mais « ce qui fonctionne ». Dans sa conférence consacrée à « La conception pragmatiste de la vérité » (in *Le pragmatisme)*, James s'emploie à redéfinir la vérité en la corrélant à la notion d'utilité – renversant ainsi complètement la lecture idéaliste de l'équation entre théorie et pratique. Ainsi lit-on que, pour le pragmatisme, la vérité est « une chose fondamentalement liée à la façon dont un moment de notre expérience peut nous conduire vers d'autres moments qui en valent la peine. (…) La vérité d'un état mental

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le pragmatisme

désigne cette fonction qui consiste à *nous guider de manière valable*. Lorsqu'un moment de notre expérience, quel qu'il soit, nous inspire une pensée vraie, cela signifie que, tôt ou tard, guidés par elle, nous plongeons à nouveau dans les faits de l'expérience pour établir avec eux des relations profitables ». Autrement dit, c'est l'efficacité qui sanctionne la vérité : de simple produit de la théorie, l'action en vient ainsi à être promue au rang de cause de la théorie. Pour James et les pragmatiques, la théorie est utile à l'action quand elle lui sert d'instrument – ce qu'elle ne peut faire que si l'on redéfinit la valeur symbolique des propositions théoriques : ce n'est pas vers le réel qu'elles font signe, mais bien vers nos expériences passées, c'est-à-dire vers le résultat de nos actions d'hier. Comme on le voit, le pragmatisme ne refuse aucunement la théorie, mais il plaide pour une conception plus réaliste et plus modeste de sa fonction.

On voit bien l'usage qu'il convient alors de faire de la théorie : nos idées et nos connaissances nous indiquent ce que sont nos rapports aux objets du monde et la manière dont ils peuvent conduire notre action. James prend l'exemple de l'élasticité : ce concept n'est évidemment pas une image ou une copie du réel, car l'élasticité désigne une propriété de l'objet, relativement à mon action. Par exemple, si j'appuie sur le ressort que je sais élastique, je m'attends, avec raison, à produire un certain effet dans le monde. Autrement dit, l'analyse de nos idées ne nous apprend pas ce qui est, mais simplement la manière dont nous pouvons produire des effets dans le monde. Pour agir, je peux utilement m'en remettre à la théorie, pragmatiquement conçue bien sûr. La théorie en effet peut m'aider à guider utilement mon action en me renseignant sur les effets prévisibles (parce que déjà expérimentés) de mon action. De la sorte, affirme James dans sa conférence sur « Le dilemme de la philosophie contemporaine », le pragmatisme combine l'attention aux faits avec « une confiance séculaire en l'homme et ses valeurs ainsi que la spontanéité qui en résulte » : le pragmatisme en effet semble rendre à l'homme la maîtrise de son action (dont l'avait privé le courant empiriste et matérialiste, trop vite enclin à retirer à l'homme la responsabilité de son devenir pour la confier au simple jeu des mécanismes physiologiques), grâce à la juste appréciation de son rapport au monde réel. On peut toutefois se demander si la maîtrise ainsi conférée à l'homme par le pragmatisme n'a pas quelque chose d'illusoire. A en croire en effet James, la théorie guide utilement notre action, dans la mesure où elle nous permet d'éclairer la situation présente par notre expérience passée. Or, on peut se demander si cette manière de penser le rapport entre théorie et pratique ne relève pas d'un schème indûment technique – lequel rapprocherait singulièrement le pragmatisme de l'idéalisme. Dans le domaine de la technique en effet, un savoir-faire est mis en œuvre pour obtenir un produit ; mais les règles du technicien ne s'appliquent que dans la mesure où c'est toujours le même projet qu'on veut réaliser, dans des situations volontairement simplifiées pour être ramenées à une procédure standardisée. Par exemple, le vannier sait qu'il doit toujours choisir tel ou tel type de matériaux, ou toujours appliquer une certaine méthode de nouage ou de tressage pour faire un panier ; mais l'exigence est pour lui toujours la même : fabriquer un panier, c'est-à-dire produire un objet bien défini, dont on peut bien concevoir que le mode de fabrication puisse être ramené à un nombre limité de règles simples et invariables. Or, il est douteux que l'action puisse être pensée sur le modèle de la production : tandis que cette dernière est une création qui aboutit au surgissement d'un nouvel objet dans le monde, conformément aux lois de ce

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

monde, l'action trouve son principe dans l'agent lui-même. Autrement dit, celui qui agit n'applique pas un savoir, même empirique, parce qu'il cherche à déterminer ce « particulier ultime » (Aristote, *Ethique à Nicomaque,* VI, 1142 a) qu'est « l'exécutable » dans la situation particulière où se trouve cet agent particulier. Agir, c'est toujours faire quelque chose d'inédit et d'unique, du fait de la singularité radicale de la situation où se trouve l'agent. L'analyse de nos idées et la connaissance des objets par leurs effets déjà avérés a sans aucun doute une utilité pour éclairer les tenants et les aboutissants de notre action, mais il est douteux qu'elles suffisent à la « guider » *stricto sensu*. Le pragmatisme (tel qu'il a été popularisé par William James en tout cas) semble oublier ce qu'il y a de fondamentalement original, et donc d'irréductiblement non systématisable, dans notre action. De tout cela, doit-on alors conclure qu'il n'est pas possible de philosopher sur l'action et qu'il n'est aucune théorie de l'action digne de ce nom ? Le pragmatique n'agit-il que par intuition ?

*

A n'en pas douter, il faut renoncer à une philosophie de l'action qui se donnerait pour une technique de l'action : il n'y a ni méthode ni savoir-faire dans le domaine de l'action, dont on vient de voir qu'elle se caractérise en propre par sa singularité radicale. Aucune règle ne peut garantir l'efficacité de l'action. Cela n'implique toutefois pas qu'il soit purement et simplement impossible de philosopher sur l'action, car, s'il n'est pas possible de dire avec certitude ce qu'il faut faire pour agir efficacement, il peut être utile pour nous d'analyser les conditions de l'action en général : la lucidité n'est certes pas un gage d'efficacité, mais elle ne peut lui nuire. Aussi semble-t-il tout indiqué de substituer une analytique de l'action aux diverses tentatives d'axiomatisation dont celle-ci a pu faire l'objet. Pourquoi ne pouvons-nous pas prévoir ni maîtriser tous les effets de notre action, et pourquoi ne pouvons-nous pas déterminer ce que nous devons faire avec une certitude analogue à celle que nous avons dans le domaine de la science ou de la technique ? Philosopher sur l'action peut consister à répondre à ces questions, en réfléchissant sur ce qui fait la spécificité de la pratique. C'est dans cet esprit qu'Aristote par exemple analyse, dans l'*Ethique à Nicomaque*, le raisonnement délibératif dont le Stagyrite fait dépendre la décision qui nous fait passer à l'action. L'action n'est pas seulement affaire d'intuition puisque, quand nous délibérons, nous raisonnons pour déduire de la fin visée les moyens de notre action ; mais l'action n'est pas pour autant objet de science, dans la mesure où, comme le dit Aristote, « nous délibérons sur les choses qui sont à notre portée et qui sont exécutables » (III, 1112 a 30) : ce qu'il faut déterminer, quand nous délibérons, ce ne sont pas les moyens qu'il faut déployer, en général, pour atteindre une fin, en général, mais ce sont toujours les moyens que moi, agent singularisé par certaines compétences effectives ou potentielles, je peux déployer dans la situation présente. Pour bien agir donc, il faut savoir raisonner sur le particulier, ce qui ne s'enseigne évidemment pas comme la science ou comme la technique: la prudence (*phronesis*) est affaire d'expérience individuelle - non pas bien sûr au sens où l'entend James (i.e. un savoir empirique systématisé par la raison à des fins pratiques), mais au sens où l'exercice constant de cette faculté est requis pour pouvoir se l'approprier. Plus l'agent exerce sa sagacité, plus il devient habile dans l'art de raisonner sur le particulier, et plus il cultive le discernement nécessaire à la saisie du *kaïros*. L'exercice améliore l'efficacité de l'action, sans toutefois la garantir, dès lors que la difficulté en ce

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le pragmatisme

domaine tient à la radicale contingence des situations où nous devons agir. Mieux comprendre les conditions de l'action n'est certes pas une garantie de succès, mais l'analyse du philosophe incite tout de même l'agent à faire de son mieux, sans se faire pour autant d'illusions sur son hypothétique maîtrise des événements. Machiavel défend un point de vue analogue dans *Le Prince*, quand il fait dépendre la réussite de l'homme politique, à la fois de la *virtù* (c'est-à-dire de la vaillance, qui n'exclue bien sûr pas la réflexion) et de la *fortuna* (c'est-à-dire de l'occasion ou de l'opportunité) : aucune des deux ne suffit pour bien agir, aucune des deux ne peut réussir sans le concours de l'autre. La fortune qui n'est pas secondée par la *virtù* ne nous fait construire que des châteaux de sable : « Le prince qui s'appuie tout entier sur la fortune s'écroule aussitôt qu'elle change » (*Le Prince*, chapitre XXV). Mais en retour, comme le montre l'exemple de César Borgia, la *virtù* qui ne bénéficie pas des secours de la fortune est impuissante : le duc de Valentinois perdit tout, « bien qu'il eût mis tout en œuvre et fait tout ce que devait faire un homme sage et valeureux pour planter ses racines en ces Etats que les armes et la fortune lui avaient accordés (…) Si ces dispositions ne lui profitèrent pas, ce ne fut pas de sa faute, car cela provint d'une extraordinaire et extrême malignité de la fortune » (Chapitre VII). Aussi Machiavel juge-t-il que « la fortune est l'arbitre de la moitié de nos actions, mais qu'également elle nous en laisse gouverner à nous l'autre moitié, ou à peu près » (Chapitre XXV). Comment, dans ces conditions, prétendre à la maîtrise de notre action ? Les nombreux exemples qui émaillent l'analyse du *Prince* n'ont pas la prétention de nous initier à un fantasmatique savoir-faire, mais ils ont pour fonction de nous rendre plus attentifs à la distinction entre ce qui dépend de nous (la *virtù*) et ce qui n'en dépend pas (la fortune). L'analyse de Machiavel, comme celle d'Aristote, montre combien la perspicacité, mais aussi l'humilité, sont nécessaires à l'homme quand ce dernier se propose de modifier un réel dont il n'est évidemment pas le législateur. Le pragmatisme conséquent ne peut donc pas se donner comme une méthode, mais plutôt comme une sagesse qui ne peut que nous enjoindre de faire du mieux possible, dans l'attention constante portée au monde.

Ainsi, c'est à bon droit que le sens commun voit dans le pragmatisme une forme de réalisme. Mais le pragmatique n'est pas forcément cynique : s'il a une claire conscience du fait que nous maîtrisons bien peu de choses dans notre action, il ne nous encourage pas pour autant à nous en remettre simplement aux mains de la fortune. Philosopher sur l'action ne nous met certes pas en position d'imposer nos *desiderata* au monde, mais cela nous rend à tout le moins plus clairvoyants sur les conditions et les limites de notre action. Comme le suggèrent chacun à leur manière Aristote et Machiavel, ce n'est pas dans le repli de la pensée sur elle-même, mais au contraire dans l'attention portée au monde et dans l'intelligence du singulier que l'action peut s'initier.

Cécile Neil, ancien élève de l'ENS Ulm,
professeur agrégé de philosophie

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.